



LES FINS D'ARES

Paul Genreau

Paul Genreau

Les Fins d'Arès

© Paul Genreau, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6520-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les événements et personnages présentés dans ce livre relèvent de la fiction. Toute ressemblance avec une personne réelle, vivante ou décédée, est fortuite et ne relève pas de la volonté de l'auteur.

AVANT-TEMPÊTE

Au fil de votre lecture, si vous éprouvez des craintes inexplicables, de la tristesse (éphémère, promis), des colères brûlantes ou un amour intense, vous pouvez confier aux personnages votre ressenti et vos émotions les plus profondes en leur écrivant directement via l'adresse mail qui leur est dédiée, dans la liste ci-dessous :

arthur@lesfinsdares.fr

louise@lesfinsdares.fr

selene@lesfinsdares.fr

barbie@lesfinsdares.fr

ares@lesfinsdares.fr

Vous pouvez également m'écrire via paul@lesfinsdares.fr, et retrouver mes actualités ainsi que celles du roman respectivement sur les comptes [paulgenreau_auteur](#) (Instagram), [Paul Genreau - Auteur](#) (Facebook) et [lesfinsdares_roman](#) (Instagram).

Si la lecture vous a plu, ou si vous souhaitez la commenter, n'hésitez pas à laisser un petit mot sur Internet ou par mail, je le lirais avec plaisir !

*À Sam, prophète des mots
bien choisis, apôtre des
(sou)rires immenses.*

*"L'ombre est un voile que la lumière rêve d'embrasser, une étreinte
silencieuse entre les étoiles et les abysses."*

CHARLES BAUDELAIRE

*"Mais l'homme indifférent au rêve des aïeux - Ecoute sans frémir au fond des
nuits sereines - La mer qui se lamente en pleurant les sirènes."*

JOSÉ MARIA DE HEREDIA

PREMIERS MURMURES

C'était le ciel d'une nuit de fin d'été, s'étalant partout sur l'horizon. Dans la houle, des éclairs se dessinaient, multitude de traits, mandala électrique qui déchirait la voûte, la striant de toutes ces drôles de veines blanches. L'océan était agité, l'orage s'était abattu sur le littoral il y a dix jours déjà. Dix jours d'une pluie dense, qu'on entendait frapper les toits de toutes les maisons du village, bicoques peinant à résister aux éclats de foudres, disséminées partout avant les derniers rochers qui frôlaient le précipice.

Fais comme eux. Ferme les yeux. Inspire doucement. Écoute la pluie, entends les éclairs tonner, s'agiter dans ta tête, exploser. Expire, longuement. Pense à cet ancien temps.

Dans les greniers, les enfants dormaient avec leurs grands-parents, et au-dessus de leurs expressions terrifiées, on entendait clapoter depuis dix nuits, une à une, les gouttes de pluie. Les vagues étaient immenses, et les hommes avaient arrêté d'y pêcher depuis des dizaines d'années maintenant, quand les poissons étaient devenus trop maigres, comme si l'on avait le long du littoral que les écaillés les plus fragiles, rejetés de leurs bancs par des naïades justicières. Leurs nageoires étaient si tordues que bien souvent leur capture n'était le fruit que des rouleaux qui les balayaient jusqu'aux rivages. Des rumeurs s'étaient répandues au fur et à mesure qu'une brume blanche avait recouvert les eaux au loin, donnant au village l'allure d'un groupe de murs fins dispersés sur une île au milieu de nulle part. Depuis dix jours, la brume était si épaisse qu'elle avait enveloppé les eaux jusqu'au récif, et l'on ne voyait depuis les falaises ni les écumes ni les rubans ensablés.

Les anciens rappelaient dans des serments prudents qu'il s'agissait d'une malédiction, malédiction infernale, malédiction enflammée, malédiction dont ils murmuraient les racines depuis des décennies déjà à qui voulait bien les écouter.

Ce morceau de littoral, fait de lourdes montagnes et d'épaisses plages, s'affaissait depuis longtemps ; s'affaissait tellement qu'on avait vu les forêts voisines s'écrouler, et les bois se clairsemer. Les chemins de pierres s'étaient distordus, et le plus long d'entre eux avait fini par s'éreinter. C'était celui qui traversait le village pour aider les hommes à partir en expédition. Celui qu'ils empruntaient quand il fallait retrouver les grandes villes lointaines pour ramener

un peu d'argent ; une artère principale faite de mille pavés, qui désormais se perdait jusqu'aux abîmes. Les mères prévenaient leurs enfants, leur racontaient l'histoire de celui, haut comme trois pommes, qui un jour s'était égaré trop loin sur le chemin, avait traversé la forêt noire, foulé les dernières roches, jusqu'à atteindre le bout du sentier. Il n'avait pas vu la route s'arrêter, ne s'était rendu compte du vide que lorsque le sol s'était dérobé sous ses pieds ; il était tombé dans les abîmes, perdu entre le sable qui longeaient les écumes et les vagues qui s'agitaient jour et nuit, indépendamment de la marée.

Les hommes avaient voulu y construire une barrière, espérant de fait que plus jamais les cris maternels ne viendraient hanter les flots qui mouraient le long des terres. La clôture de bois n'avait tenu que trois soirs : le premier, elle avait été mordillée par le vent, qui avait emporté (mélodie entêtante d'une violence rare, sifflement monstrueux) plusieurs barres, faisant s'affaïsser la structure. Le lendemain soir, et c'était là une fois de plus les propos des anciens du village, ceux dont le dos ployait le moins, on aurait vu une salve d'éclairs s'abattre, venir frapper de leurs pieds furieux le sol en rayures de lumière dans un ciel noir de jais. Les poteaux principaux avaient brûlé, s'étaient consumés, et leurs cendres avaient été balayées par les dernières bourrasques du vent.

Le troisième soir, à minuit, selon les récits, les vagues avaient monté si haut qu'elles avaient absorbé les falaises et le ciel, les coquillages étaient devenus des étoiles, et des silhouettes inconnues avaient commencé à arracher les vestiges de la barrière, méthodiquement, comme s'il s'agissait d'un travail exercé depuis des années. Aucun visage familier, juste de l'obscurité devant le ciel de mer, et leurs bras longs et musclés avaient dérobé au village l'ultime barrière avant la chute vers les flots. Les rouleaux étaient retombés, dévoilant de nouveau aux yeux les plus avisés les constellations silencieuses, puis les inconnus s'étaient volatilisés.

Comme toute légende, la finalité du récit variait selon la langue qui sifflotait les mots. D'un conteur à un autre, on avait prêté aux destructeurs nocturnes une tête disproportionnée, des mains à six doigts, et tout un tas d'anomalies qui épouvantaient les enfants du village pendant les soirées où l'on se murmurait des histoires. Mais s'il y avait bien une âme en ces rues qui pouvait conter la vérité, c'était Andrei.

Aucune histoire n'avait meilleur goût que lorsqu'il la chuchotait du bout de ses lèvres abîmées par le temps et le tabac qu'il grignotait. Le vieil homme était, en

plus d'un formidable conteur, un comédien dévoué tout entier à ses histoires, se jetant devant les flammes dans l'incarnation de ces héros dont il évoquait les épopées, arrivant à expirer comme ils expiaient dans leur dernier sourire.

Andrei captivait les adultes comme les enfants, et il était le seul à pouvoir le faire - lorsqu'il s'asseyait sur le banc de pierre sur la place du village, ceux qui passaient s'immobilisaient, jurant de ne le faire que pour quelques secondes, et pourtant lorsque la nuit tombait pour de bon, ils étaient toujours là, dansant sur un pied ou sur l'autre comme pour taper les battements de cœur d'une cité qui ne respirait jamais aussi bien que lorsque c'était Andrei qui lui insufflait les bons mots.

Il tortillait ses doigts le long de ses plus longues mèches, déjà bien blanchies par les sabliers gigantesques qui s'étaient renversés au fil des lourdes années pendant lesquelles il avait erré sur tous les continents, à dos d'âne ou à pied, de ses jambes qu'il étendait en avant lorsque les protagonistes de ses mythes se reposaient enfin de leurs sanglantes batailles contre un dragon, un monstre des mers ou bien une armée de fantômes.

Andrei détestait les spectres, il les fuyait jusqu'à l'intérieur de ses histoires, et pourtant ils revenaient toujours. Il répétait à qui voulait l'entendre, tout au long de la journée, que les ombres qui glissaient le long des derniers bois, la nuit, étaient bien réelles, et qu'elles finissaient toujours par danser sur la falaise.

Si Andrei était un conteur hors pair, il était aussi un vieillard, et tôt ou tard, les enfants se lassèrent, peut-être guidés par leurs parents fatigués de voir l'ancien se déplacer avec sa canne biscornue et sa silhouette éreintée dans les rues en appelant à la méfiance ; méfiance face aux fantômes, méfiance face à tous ces esprits qui venaient selon lui rôder la nuit le long du village, méfiance face au crépuscule et aux prétendues chimères de l'océan. On commença à lui rire au nez, mais il ne se découragea pas, continua, prêcheur obscur, à chanter les louanges des sommeils tranquilles dans d'autres contrées, rappelant à qui voulait bien l'entendre que ces terres étaient maudites. Le village tout entier commença à trembler d'une colère sourde, envers le vieil Andrei qui peu à peu commença à être seul sur la place du village, le soir, à chanter ses tragédies lugubres.

Peut-être qu'il s'était lassé d'une vie à raconter des histoires, surtout à ces païens ingrats qui ne lui accordaient plus que des moqueries.